

liés à l'archéoméallurgie. En définitive, ce livre constitue un excellent témoignage de l'évolution actuelle de la recherche en archéoméallurgie qui ne se conçoit plus que comme pluridisciplinaire.

Maxime CALLEWAERT

Andreas SCHOLL (Ed.), *Katalog der Skulpturen in der Antikensammlung der Staatlichen Museen zu Berlin, I. Griechische und römische Bildnisse*. Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2016. 1 vol., XII-435 p., très nombreuses ill. Prix : 79 €. ISBN 978-3-7319-0387-1.

Une fois encore, c'est une réalisation exemplaire de nos collègues allemands et une véritable réussite éditoriale que ce catalogue des portraits grecs et romains des Musées de Berlin, premier tome d'une série de volumes destinés à mettre à la disposition de tous l'ensemble des sculptures antiques de ces collections. On ne peut que s'en réjouir et en féliciter les différents acteurs, directeurs du projet et conservateurs du musée, spécialistes chevronnés et étudiants avancés qui ont rédigé les notices, restaurateurs, photographes et éditeur, sans oublier les organismes qui ont financé ce judicieux programme de recherche. Les utilisateurs du site *Arachne* (ancien « Forschungsarchiv für römische Plastik ») de l'Université de Cologne savent, certes, que les quelque 2 600 sculptures des séries berlinoises sont accessibles en ligne depuis 2013 – un magnifique outil de travail où l'on trouve descriptions détaillées, bibliographies exhaustives et de nombreuses photographies, et dont on souhaiterait que s'inspirent bien des musées. Il était assurément inutile aujourd'hui de publier intégralement cette très riche documentation sous la forme de volumes ; une formule plus concise s'imposait, « im Sinne eines Handbuchs » (p. V), qui soit aisément consultable et fournisse un résumé substantiel des longues notices d'*Arachne*, une bibliographie de base et une illustration comportant en tout cas les traditionnelles prises de vue de face, des deux profils et de dos pour chaque œuvre cataloguée. C'est cette formule qui a été retenue. Dans un beau format (24 x 28,5 cm) et sous une solide couverture cartonnée, pour un prix extrêmement raisonnable, ce volume présente les 312 portraits qui appartiennent ou appartinrent à ces collections. Les notices ne dépassent jamais deux pages, les photographies (en couleurs, sauf pour les objets disparus depuis la Deuxième Guerre mondiale) sont d'une très bonne lisibilité, même celles des profils et du dos des sculptures reproduites à plus petite échelle que la vue de face (parfois en léger trois-quarts). On se souviendra que le beau volume de Carl Blümel, *Römische Bildnisse*, le seul qui s'intéressât à des œuvres proprement romaines à côté des différents tomes de son catalogue des sculptures grecques archaïques et classiques (1928, 1940, 1963) remontait à 1933 ; c'est assez dire combien le présent volume est le bienvenu après plus de quatre-vingts ans. L'ordre de présentation adopté est, en gros, l'ordre chronologique, mais au sein de quelques grandes catégories qui regroupent successivement, pour Rome, les portraits d'empereurs et de membres de la famille impériale, dynastie après dynastie, puis les portraits privés – les portraits masculins précédant, dans chaque catégorie, les portraits féminins et les portraits d'enfants, ce qui isole ces portraits privés des effigies impériales qui donnèrent le ton et nuit un peu à la perception des différents « Zeitgesichter ». Le catalogue ne se limite pas aux seules têtes-portraits, mais reprend également les

statues et bustes acéphales dont il est quasiment assuré qu'il ne s'agissait pas de statues idéales, ainsi que divers fragments, bras et jambes dont certains éléments de vêtement, chaussures ou attributs garantissent l'appartenance à une statue-portrait, torsos cuirassés etc. Les réserves du Pergamon Museum livrent ainsi nombre de morceaux méconnus, sinon tout à fait inédits. Il est également heureux que le catalogue enregistre les « Nachantike Bildnisse » – et ce, qu'il s'agisse d'œuvres Renaissance et modernes ou de faux. Une table de concordance permet, à partir du numéro d'inventaire, de retrouver aisément les différents portraits, non seulement dans ce volume-ci mais également dans les *Berlin's antike Bildwerke* de Gerhard (1836) et les catalogues successifs de Blümel. La publication d'un ouvrage aussi complet aura certainement pour effet d'attirer l'attention sur quelques œuvres problématiques que les uns et les autres commenteront à leur tour ; je ne puis manquer de le faire ici, fût-ce brièvement, tout en rappelant que ce genre de « notes de lecture » ne se veut nullement critique mais vise à établir un dialogue constructif autour des œuvres : n° 19 : je persiste à penser que l'inscription SENECA du double hermès associant un portrait d'homme imberbe au portrait de Socrate est gravée *in rasura* et que, comme souvent, ce portrait imberbe ne figure pas nécessairement un Romain, mais sans doute un Grec de l'époque hellénistique dont le nom aura été effacé (mais quand ? Cf. Balty, *Ann. hist. art arch. ULB* 3 [1981], 53 n. 35) ; n° 126 : j'ai bien du mal à reconnaître Antinoüs dans cette tête idéale dont la coiffure, qui dégage en triangle toute la partie centrale du front, ne correspond pas à celle des différentes répliques du « type Mondragone » – ce que montre, dans ce même volume, la comparaison avec l'Antinoüs de l'ancienne collection von Stauß (n° 274), malheureusement aujourd'hui perdu ; n° 225 : ces petites têtes d'empereurs couronnés de laurier, réalisées en albâtre, nous sont de mieux en mieux connues au fur et à mesure de la publication de catalogues qui, comme celui-ci, ne négligent pas cette production de la Renaissance ou du début des Temps modernes, auxquelles G. Heres s'était également intéressé autrefois ; pour d'autres exemplaires encore, cf. Balty, *AC* 52 (1983), p. 551 ; n° 230 : nouvel exemplaire, très vraisemblablement ; n° 229 : on s'étonnera que l'auteur de la notice s'en tienne à l'opinion de K. Türr qui voyait dans cette petite tête (haut. 0,128 m) la reproduction moderne « eines von ihr nicht näher identifizierten Antinoos-Porträts » et la rapproche d'une variante des effigies du jeune Bithynien (« Stirngabelvariante » de Meyer, *Antinoos*, 1991, 108-109, pl. 98) alors qu'il s'agit de toute évidence d'une réplique réduite, mais assez précise, du soi-disant « Antinoüs » du Capitole qui n'a rien à voir avec les portraits du favori d'Hadrien (Helbig⁴, II, n° 1424 ; Meyer, *cit.*, 15-16) ; nos 244-312 : le catalogue reprend aussi un certain nombre d'œuvres qui appartinrent, je l'ai dit, aux collections du musée ; parmi celles-ci, plusieurs bustes de l'ancienne collection Melchior de Polignac, acquis à Paris en 1742 par Frédéric II et aujourd'hui à Poznań, bustes pour lesquels un renvoi systématique au *CSIR* Pologne, I, 1972, sinon à l'article de K. Majewski, *Archeologia* 7 (1955), p. 185-187, eût été utile. Mais ce ne sont là que broutilles. L'importance de cette collection, le soin mis à l'établissement des notices du catalogue, la présence de nombreuses œuvres rarement reproduites, la qualité de l'illustration et celle de l'édition font de ce volume une acquisition indispensable pour les bibliothèques de nos universités et de nos musées. On attendra désormais avec impatience la publication

des volumes suivants, consacrés aux statues et reliefs grecs et romains de la célèbre « Museumsinsel ».
Jean Ch. BALTU

Piccoli Grandi Bronzi. Capolavori greci, etruschi e romani delle collezioni mediceo-loranesi nel Museo Archeologico Nazionale di Firenze. Florence, Edizioni Polistampa, 2015. 1 vol., 234 p., nombr. ill. couleurs. Prix : 34 €. ISBN 978-88-596-1481-4.

À côté des répliques de marbre, les « petits grands bronzes » nous ont souvent conservé le souvenir d'originaux célèbres de la statuaire classique et hellénistique ; les chercheurs n'en ont donc jamais négligé l'intérêt à cet égard. Mais il y en a quantité d'autres, de qualité eux aussi, qu'on ne peut que difficilement mettre en relation directe avec ces *opera nobilia* et qui posent le problème de leur éventuelle dépendance par rapport à ceux-ci, qu'il s'agisse de simples variantes ou d'œuvres à première vue plus éloignées. L'iconographie de certaines divinités du panthéon gréco-romain doit beaucoup, on n'en disconvient pas, à quelques créations majeures (Athéna Parthénos de Phidias, Aphrodite de Cnide de Praxitèle, etc.) et les statuette qui s'en inspirèrent – fût-ce pour une attitude ou un simple geste parfois – devinrent vite l'objet de collections, parfois aussi – mais plus rarement – d'offrandes dans des sanctuaires (on songe au magnifique Hercule de Sulmone) et, pour les plus modestes, d'« images de piété » (dans des laraires, notamment) en contexte domestique. À côté de ces dieux et héros de la mythologie, à côté de quelques portraits (souverains hellénistiques, philosophes et hommes de lettres), nombreuses sont aussi les figures de genre renvoyant par exemple au monde pastoral mis au goût du jour par l'hellénisme alexandrin. L'exposition du Musée archéologique de Florence, réalisée en parallèle à la présentation de quelques grands bronzes sous le titre *Potere e pathos. Bronzi del mondo ellenistico* au Palazzo Strozzi, regroupait 171 pièces des collections médiévales, pour une bonne part inédites et que les transformations opérées dans les salles depuis l'inondation de 1966 ne permettaient plus de présenter au public (celui-ci y avait-il d'ailleurs été toujours sensible auparavant, dans les vieilles vitrines où ces objets de petite taille n'accrochaient pas directement le regard ?). Toutes ces œuvres bénéficient aujourd'hui, dans ce beau catalogue, d'une notice parfois assez développée, illustrée de photographies en couleurs ; pour ce faire, B. Arbeid et M. Iozzo ont su s'entourer de collaborateurs compétents et rédiger eux-mêmes de nombreux textes de qualité – on leur en saura infiniment gré. Cinq essais introductifs confèrent par ailleurs à ce volume un intérêt particulier. S. Settis envisage les débuts du collectionnisme en Italie ou, plus exactement, ces différentes phases qui vont du remploi médiéval – « stratégie d'ostentation » qui s'attache à faire revivre l'antique dignité et le prestige de Rome, auto-légitimation ou auto-promotion des grandes familles de la ville au XII^e siècle – au collectionnisme de la Renaissance. C. Frulli rappelle la rareté des trouvailles de statuaire au milieu du Quattrocento et l'intérêt porté dès lors à ces petits bronzes ; elle s'attache à en retrouver la trace et à préciser l'endroit où ils furent exposés dans le palais de la via Larga, mais aussi à analyser l'atmosphère qui s'en dégageait – dont cette *brevitas* qui les caractérise et en a souvent fait le succès. F. Paolucci revient sur la signification du *sigillum Florentinorum*, sceau à l'image